

1895

1895. Mille huit cent quatre-vingt-quinze

Revue de l'association française de recherche sur
l'histoire du cinéma

86 | 2018

Varia

DVD : *la Belle Marinière* d'Harry Lachman (1932)

François Albera



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/1895/7241>

DOI : 10.4000/1895.7241

ISSN : 1960-6176

Éditeur

Association française de recherche sur l'histoire du cinéma (AFRHC)

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2018

Pagination : 202-204

ISBN : 978-2-37029-086-1

ISSN : 0769-0959

Référence électronique

François Albera, « DVD : *la Belle Marinière* d'Harry Lachman (1932) », *1895. Mille huit cent quatre-vingt-quinze* [En ligne], 86 | 2018, mis en ligne le 01 décembre 2018, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/1895/7241> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/1895.7241>

Ce document a été généré automatiquement le 24 septembre 2020.

© AFRHC

DVD : *la Belle Marinière* d'Harry Lachman (1932)

François Albera

- 1 La filmographie de Jean Gabin et les études ou biographies le concernant butaient depuis des décennies sur une lacune de taille, le premier film que l'acteur considérerait comme marquant ses vrais débuts dans le cinéma, *la Belle Marinière*. Ce film Paramount-France était perdu – un incendie dans les studios de producteur ayant détruit la plupart des négatifs qui s'y trouvaient – et nul ne l'avait vu ou revu, semble-t-il, depuis 1932 où il remporta un succès tant public que critique.
- 2 Une copie incomplète retrouvée par hasard à UCLA en 2004 parmi les boîtes de *Fangs of the Living Dead* (ou *Malenka*, A. de Ossorio, Espagne-Italie, 1969), par Charles Zigman, biographe américain de Gabin, a changé la donne. Après seize ans de tractations avec UCLA et de recherches de financement, le film a été restauré par Lobster selon une procédure atypique, le *cross-funding* (Celluloid Angels), auquel abondèrent le musée Gabin et la municipalité de Mériel dans le Val d'Oise, le Musée du cinéma Jean Delannoy (monteur du film) à Bueil dans l'Eure, ainsi que 150 personnes environ. Le film reste malheureusement incomplet : il lui manque quatre bobines sur 9 (la 1, 4, 6, 7), suppléées, dans le DVD, par une narration et des photographies de plateau. Cependant lors de la première à Mériel en septembre 2017, Zigman a révélé qu'il avait vu, pour sa part, une ou deux bobines supplémentaires qui n'auraient pas été transmises à Lobster ! La restauration – au sens propre du mot – n'est donc pas achevée et va peut-être l'être.
- 3 *La Belle Marinière* a d'abord été une pièce de théâtre de Marcel Achard représentée en 1929 à la Comédie Française. Mise en scène stylisée, décors de Paul Colin (l'affichiste de Joséphine Baker et de la Revue nègre, entre autres réussites), membre de l'Union des Artistes Modernes, décorateur en 1934 du *Liliom* de Fritz Lang : une péniche barre la scène au premier plan et des décors de paysages défilent à l'arrière sur lesquels se détachent les acteurs. La mise en scène d'Émile Favre comme le décor de Colin sont admirés par Joseph Kessel dans *Gringoire* (8 novembre 1929) comme par Lucien Dubech dans *Candide* (14 novembre 1929). La pièce l'est nettement moins même si « porter sur scène la liberté, l'insouciance, le vagabondage des marinières à travers fleuves et

canaux, c'était en effet une trouvaille très belle » (Kessel). Pour Dubech, Achard a voulu « faire du Racine à sa façon, et écrire la Bérénice des mariniers », une « *Bérénice* en péniche populiste » : l'intrigue qui se développe au rythme lent de la navigation sur les canaux et les fleuves, met en présence deux hommes et deux femmes dont les désirs s'entrecroisent dans un huis clos mobile.

- 4 La Paramount entreprit d'adapter cette pièce à l'écran et c'est le photographe, peintre et metteur en scène américain Harry Lachman (dont c'est le dernier film avant son retour aux États-Unis) qui en fut chargé. Aucun des acteurs de la scène n'est repris par le studio. Raimu aurait dû, paraît-il, interpréter le capitaine et Gabin Sylvestre, son employé et ami. L'indisponibilité de Raimu a conduit Gabin à devenir le « captain » et Pierre Blanchard à jouer Sylvestre, apportant au personnage l'inquiétude crispée qu'il savait insuffler à ses rôles (on songe, à le voir dans ce film refouler son désir pour Madeleine Renaud, l'épouse du « captain », à la situation qu'il retrouvera face à la même actrice dans *l'Étrange M. Victor* où Raimu, cette fois, est le mari).
- 5 Il est probable que Gabin ait été choisi pour sa capacité à interpréter l'incontournable chanson qui accompagne tout film parlant à cette époque, générant ventes de partitions et disques. Elle s'appelle ici *le Chant des mariniers*, musique de Maurice Yvain et paroles de Marcel Achard. Gabin, chanteur, partenaire de Mistinguett (auprès de qui il succédait à Chevalier) avait tourné jusque là dans quelques petits films que d'aucuns rattacheraient à une série extracinématographique puisqu'il s'agissait de « captations » de spectacles de music-hall et de performances comiques (*Ohé ! les valises* et *On demande un dompteur* de Michel Du Lac). Puis en 1930, il tourne *Chacun sa chance* de Hans Steinhoff et René Pujol aux côtés du chanteur de charme Jean Sablon et de Gaby Basset dont il avait été l'époux, et quelques films où il interpréta des rôles divers (*Méphisto*, *Paris Béguin*, *Tout ça n vaut pas l'amour*, *Cœurs joyeux* – avec Gabriel Gabrio –, *Gloria*, *les Gaietés de l'escadron* – avec Raimu et Fernandel –, *Cœur de lilas* de Litvak – où il chante *la Môme caoutchouc* avec Frehel). Tous ces films mobilisent ses qualités de chanteur.
- 6 Bien que Marcel Carné se soit écrié dans *Cinémagazine* que la grande révélation de *Gloria* « c'est encore Jean Gabin, sensible, étonnant de naturel et de vérité dans le rôle d'un mécano sensible et gouailleur », lui promettant « les lauriers d'un Albert Préjean, avec lequel son talent offre plus d'un trait commun » (n° 12, décembre 1931), à l'occasion de la sortie de *la Belle Marinière*, *Comœdia* le présente encore comme le « fils de l'excellent Gabin qui fut un des comiques les plus réputés de la scène parisienne ». Et poursuit qu'il fit rapidement « une situation en vue aussi bien au théâtre qu'au cinéma », en particulier dans l'opérette, aux Bouffes-Parisiennes (*Trois jeunes filles nues*, *Floxié*, *Arsène Lupin banquier*). Les rôles qu'on lui proposait l'avaient enfermés dans un « type », celui du mauvais garçon, un peu lâche cependant à l'occasion comme on le voit dans *Cœur de lilas*. C'est pourquoi *la Belle Marinière* offre un contraste en l'instituant capitaine de péniche. Pour Jean Laury, Gabin « qui toujours personnifia les gouapes, joue son premier rôle sentimental : il y excelle. (...) Jean Gabin sentimental, je n'y eusse pas cru avant *la Belle Marinière*. Sa création du captain est un de ses meilleures, et combien je préfère pour lui l'ancre marine à la cravate roulée du souteneur... » (*le Figaro*, 11 décembre 1932). Carné reprendra cet argumentaire dans son article de 1933 : « *La Belle Marinière* devait nous le montrer sous un jour assez nouveau » (« Jean Gabin, un chic type », *Cinémagazine*, n° 1, janvier 1933).
- 7 En outre ce film, au sein de la « mythologie » de l'acteur, inaugure sa veine maritime : fusilier marin pendant son service militaire puis attaché au ministère de la Marine,

Gabin affectionna, si l'on en croit ses biographes (Cf. René Bail, *Gabin le marin*, 2009), les rôles maritimes (*Remorques* [Jean Grémillon, 1941], *Moontide* [*la Péniche de l'amour*, Archie Mayo, 1942], *le Port du désir* d'Edmond T. Gréville, 1955). Ou situés dans les ports : *Pépé le Moko* à Alger [Julien Duvivier, 1937], *Quai des brumes* au Havre [Marcel Carné, 1938], *Au-delà des grilles* à Gênes [René Clément, 1948], *la Marie du port* à Cherbourg [Carné, 1950], *un singe en hiver* près de Deauville [Henri Verneuil, 1962].

- 8 *La Belle Marinière* a été tourné sur le canal de Saint-Maurice à proximité des studios Paramount (ex Louis Aubert), et sur la Seine, du côté de Bercy jusqu'aux pieds de Notre-Dame où a lieu le mariage du marinier et de la jeune femme qu'il a sauvée de la noyade. Le tournage de cette scène, relatée dans *Ciné-Comœdia*, donne la vedette à Madeleine Renaud que la foule est venue saluer et qui porte une robe de mariée rose pour les besoins du noir et blanc et de la lumière (3 août 1932). Après Marcel Achard, auteur qui a adapté sa pièce et écrit les dialogues, et Harry Lachman, le metteur en scène, Madeleine Renaud, Pierre Blanchar, Jean Gabin, Rosine Deréan, Hubert Daix et Jean Wall sont présentés dans *Ciné-Comœdia* du 6 décembre (« Celles et ceux qui animèrent *la Belle Marinière* »). « Un des meilleurs films – sinon le meilleur – que la Paramount nous ait donnés depuis longtemps » (*Figaro*, 11 décembre 1932).
- 9 Les tournages en extérieur, les scènes où Gabin conduit son bateau, Le Cormoran (qu'il rebaptise *La Belle Marinière* après son mariage), soigne Tombouctou le cheval de trait, les guinguettes du bord de l'eau – malgré l'usage de transparents dans plus d'une scène – font l'intérêt du film qui apporte un réalisme des lieux et des objets très éloignés de la stylisation de la pièce. Refusant de se faire doubler dans la scène de la noyade – contrairement à Madeleine Renaud –, Gabin, rapporte-t-on, plongea plusieurs fois malgré le froid de février (scène absente de la version actuelle). Pourtant si, au théâtre, on créditait cette pièce d'une inspiration populiste, le film, dont le monde évoqué est celui d'un milieu « modeste presque inconnu » qui « nous vaut une pittoresque et bien savoureuse peinture des mariniers... » (*Comœdia*, 22 novembre 1932), paraît à Georges Champeaux, un monde de « mariniers d'opérette » : « nous voilà loin de l'« Hôtel du Nord » [de Dabit, le film n'est pas encore réalisé] et des bassins de la Villette », écrit-il, « un album des *Horizons de France* a plus de caractère » (*Guingoire*, 9 décembre 1932).
- 10 Dans l'état du film tel qu'il nous parvient, il est difficile de juger du rythme de la narration, il déçoit quelque peu. L'histoire quadrangulaire mettant en contradiction l'amitié entre Gabin et Blanchar et l'amour qu'ils portent tous deux à Madeleine Renaud, l'amour non réciproque de Rosine Deréan pour Blanchar, semble mal équilibrée avec les activités professionnelles des mariniers finalement peu présentes au profit des scènes de bals.
- 11 On a pu souligner l'antériorité de ce film fluvial contant des amours difficiles à bord d'une péniche sur *l'Atalante* de Jean Vigo tourné l'année suivante. Il faudrait plutôt dire qu'ils s'inscrivent, l'un comme l'autre, dans une thématique de la navigation sur les canaux et les rivières qui représenta un véritable « courant » dans le cinéma français, de *l'Hirondelle et la mésange* d'Antoine (1920) à *la Fille de l'eau* de Renoir (1925), de *Maldone* de Grémillon (1928) au méconnu *Campement 13* de Jacques Constant (1940), courant totalement tari après guerre à l'exception du *Baron de l'écluse* avec Gabin justement, mais sur un mode rétrospectif (Jean Delannoy, 1960)... Pourquoi ? Il faudrait s'interroger sur la marginalisation et la disparition au cinéma d'un monde professionnel qui pourtant perdure et conserve un certain nombre des attraits qui faisaient le sel des films d'avant-guerre : le voyage, les rencontres fortuites, la vie dans

la promiscuité et en plein air à la fois, les relations humaines et sociales (travail et amour), les rapports à la grande ville, etc. *Campement 13* ajoute à cela la vie des réparateurs de péniches qui vivaient dans des sortes de bidonvilles le long des canaux, dans un monde à part. La lenteur et l'inéluctabilité des déplacements, la trivialité des cargaisons (déblais, matières premières, déchets) et la marginalisation de ce mode de transports de marchandises (environ 4 % seulement aujourd'hui) n'inspirent manifestement pas les cinéastes contemporains non plus que le travail manuel d'ailleurs.

- 12 La plupart de ces films sont construits sur le topos de la femme de la ville ou extérieure au monde des navigants (une terrienne – chez Grémillon une gitane) jetant le trouble, bousculant les rituels et l'entre-soi et jetant les uns contre les autres les marinières, et celui d'hommes à la stature et aux manières rien moins que raffinées : Gabriel Gabrio, l'étonnant colosse de *Campement 13*, Gabin, « taillé en athlète », « costaud conscient de sa force mais n'en abusant pas » (Carné). *La Belle Marinière* n'y manque pas – Madeleine Renaud en chaussures à talons et se pomponnant longuement dans la cabine, effrayée par deux petites souris – mais complique quelque peu ce schéma avec le nouveau et ténébreux Pierre Blanchar, en frère et pourtant rival, dédaignant la sœur du capitaine, Mique (Rosine Deréan), « Cendrillon des eaux », qui lui voue un vain amour.
- 13 En supplément un documentaire allemand des années 1920 sur Paris et la Seine (*Paris längs der Seine*) sans générique sinon ce titre, sans date, un film assez curieux car d'abord bêtement touristique et soudain focalisé sur la police et ses équipements terrestres et fluviaux... Retenons une lente ascension de la tour Eiffel en ascenseur découvrant l'ancien Palais du Trocadéro.